

LES ENFANTS DONT PERSONNE N'A VOULU

Aux défunts

LE RADEAU COMMENCE À S'ÉLOIGNER et la famille disparaît peu à peu derrière cette ligne obscure qui demeurera constamment entre nous jusqu'au retour, nous ne distinguons déjà plus, tels des S.O.S., les mouvements désespérés de leurs bras, avec toute cette mer qui s'installe entre nous et nous privera désormais du baiser et du petit café du matin ; leur image devient floue, elle s'efface dans un sanglot étouffé. Manolo serre sa rame comme si c'était un prolongement de lui-même. Ses lèvres ébauchent un sourire ému qu'il tente de cacher, par machisme, je crois. Nous observons tous le spectacle du soleil couchant. Julio chante, mon petit village sur la colline, couché comme un vieil homme qui se meurt ; je me retourne, je distingue encore les lumières de la ville, mes amis sont déjà presque tous partis et les autres partiront après moi ; je pense à la tristesse et au désarroi de ceux que, d'une certaine façon, j'ai abandonnés ; et une jeune fille pleurera, les larmes me montent aux yeux et j'essaie de penser à autre chose. Emportés par l'élan du radeau, nous brisons le cristal gris du soir pour nous enfoncer ensuite dans la nuit comme des déserteurs.

Nous sommes partis en fin de journée, persuadés que le soleil ne nous agresserait pas au point de nous écorcher vifs. Autour de nous, tout le long du littoral, des dizaines d'embarcations précaires se balançaient.

Nous sommes sur un radeau de dix pieds auquel nous confions le sort de nos vies. Nous partons pleins d'espoir, les bras tendus vers les terres du nord, même si pour y arriver, nous

devons sillonner la mer au milieu des requins et vaincre les dangers du couloir de la mort dans le Déroit de Floride. J'observe les visages qui m'entourent et, dans l'éclat de leurs yeux, je vois l'espoir que nos vies vont changer.

La nuit tombe ; l'eau, le ciel, les sacs à dos et nos mains changent de couleur jusqu'au moment où nous disparaissions dans l'obscurité. Il n'y a presque pas de lune et la nuit est un manteau immense qui fait de nous les enfants d'une même couleur, d'une seule idée et du même danger, dans cette quête d'un havre. Personne ne parle. On entend que le claquement des rames quand elles pincent l'eau et celui des cordages amarrés aux planches.

Je sens la poussière de sel sur ma figure et mes lèvres. Je voudrais pouvoir laver mon visage avec un savon parfumé et sentir les mains de ma femme papillonner sur mon corps ; les paupières closes, je tente de la caresser comme une carte que je connaîtrais par cœur ; soudain j'ouvre les yeux, je cherche malgré moi l'endroit de la plage où je viens de la laisser, je passe ma langue sur mes lèvres, cela m'excite et me fait peur, je jette un regard à la ronde, conscient du danger et de la nécessité de rester sur mes gardes.

Toscano dit qu'il est fatigué de ramer et suggère que quelqu'un prenne la relève. Nous remontons les rames. Manolo recommande de bien les empoigner pour qu'elles ne tombent pas à l'eau. Je tâtonne dans l'obscurité jusqu'à être bien certain que j'ai pris la mienne, je préviens l'autre qu'il peut la lâcher, ce qu'il fait quand il s'est assuré qu'il ne risque pas de la perdre. Le radeau tangu violemment. Julio demande à Dinky de ne surtout pas bouger, il craint son embonpoint, au début nous ne voulions pas l'accepter dans le groupe à cause de son poids excessif, mais sa force et sa résistance inépuisables ont fini par nous convaincre. Nous reprenons le contrôle du radeau et nous procédons aux changements sans faire de mouvements brusques. Wichy annonce que Juan Carlos va mal, il est incapable

de ramer pour le moment et personne ne veut prendre sa place. Dinky dit qu'il continuera à ramer jusqu'à ce que Juan Carlos s'habitue au roulis et puisse le remplacer. Le radeau a tourné sur lui-même et je suis pris d'une envie de vomir, j'avale toute ma salive comme je peux et je respire profondément. Je leur demande de s'installer une fois pour toutes. Nous comptons jusqu'à trois et nous ramons ensemble ; parfois quelqu'un perd la cadence et Manolo leur dit de faire plus attention, de suivre le rythme du mouvement comme pour la musique.

Je bouge mes jambes et j'essaie d'étirer mon corps dans le peu d'espace qu'offre le radeau. J'ai les pieds humides. Je distingue la silhouette de mes compagnons à la faible lueur de la lune. Au milieu de la nuit, Juan Carlos pousse un cri et je regarde autour de moi pour en chercher la cause, jusqu'au moment où il s'agenouille et vomit sans pouvoir se retenir, j'entends les jets qui tombent dans l'eau et je me demande si ça risque d'attirer les requins. Nous cessons de ramer et lui demandons de prendre sur lui. Manolo allume la lanterne de secours et me la passe. Après avoir calé la rame, je m'approche de Juan Carlos, il roule des yeux blancs, il a un haut le coeur et vomit de nouveau sur sa poitrine et ses vêtements. Je lui dis de s'étendre, de tenir le coup, on ne va sûrement pas tarder à être récupérés par *Los Hermanos al Rescate*⁽¹⁾. Mais il n'écoute pas, il dit qu'il n'en peut plus, qu'il ne veut plus continuer, que nous revenions pour le laisser sur le rivage ; on se concerte en silence puis tous à la fois nous crions que c'est impossible, que personne ne va accepter ça. Alors il demande qu'on le jette à l'eau dans une chambre à air, ça m'est égal de mourir pourvu que j'en finisse avec ce mal de mer qui me tord l'estomac ; nous lui répétons que c'est impossible, et il nous maudit entre les nausées et les vomissements ; qu'est-ce que ça peut faire qu'on me jette à l'eau, dit-il, ne vous

¹« Frères du sauvetage ». Organisation créée en 1991 dans le but, au moyen de petits avions Cessna, de venir au secours des cubains tentant la traversée du détroit de Floride sur des radeaux.

en faites pas pour moi, ici c'est le sauve qui peut général, c'est vous qui devez arriver. Nous décidons de l'attacher pour continuer à ramer et pour qu'il arrête de débiter cette litanie qui nous exaspère ; personne ne veut courir le risque qu'il fasse chavirer le radeau en essayant de se jeter à l'eau. Au début, il se débat un peu jusqu'à ce que nous le maîtrisons. Je l'oblige à prendre des comprimés contre le mal de mer et je lui conseille de dormir.

Presque sans nous en rendre compte les heures passent, nous attendons le lever du jour comme une fête parce que nous sommes encore en vie et qu'il nous reste des forces pour continuer à ramer. C'est à peine si Juan Carlos a le courage d'ouvrir les yeux. Manolo dit qu'il est pareil que sa femme pendant la grossesse, un désastre, et je le redresse pour qu'il profite du lever du jour, pour que le soleil chasse l'humidité de ses os, pour lui faire partager la joie de cette première victoire, presque une preuve que nous n'allons pas mourir dans la traversée ; mais je découvre un total manque d'intérêt dans ces yeux de vautour noyés de pessimisme, alors je le repousse à contrecœur, les autres me demandent ce qui m'arrive, je leur réponds qu'il vaut mieux qu'il reste couché pour se reposer, les yeux fermés, au cas où il recommencerait à avoir le mal de mer ; Juan Carlos ne proteste pas et je lui mets une serviette sur la figure.

Autour de nous, il y a d'autres radeaux que nous dépassons en leur faisant bonjour avec la gaieté naïve de gamins ; un seul radeau nous devance à une vitesse incroyable, il est fait de bidons de cinquante cinq gallons et une voile immense, c'est la meilleure embarcation qu'on peut construire, remarque Manolo qui s'autoproclame ingénieur naval, spécialiste de ces engins, car c'est la cinquième fois qu'il prend la mer, il ajoute qu'à sa façon d'avancer, on dirait que ce radeau a un moteur ; mais ces bidons sont très difficiles à trouver et ils sont très chers. Peu après, nous le perdons de vue.

Tout en grimaçant de douleur, Toscano arrache de ses mains la peau des ampoules que les rames lui ont faites ; Dinky dit

qu'il n'arrive pas à penser à autre chose qu'à sa femme et qu'il a envie de baiser. Plus tard, nous voyons un autre radeau, bourré de monde, on dirait un autobus, nous les comptons, ils sont bien quatorze, quelqu'un dit qu'ils sont dingues, ce qui nous fait rire. Presque aussitôt nous voyons un petit avion des *Hermanos al Rescate* et nous agitions les bras, nous voulons tous nous lever en même temps et le radeau tanguait dangereusement jusqu'à ce que le petit avion s'éloigne de nouveau, Manolo sort un feu de Bengale et le lance, maintenant nous sommes certains qu'ils vont vite nous sortir de là : l'avion revient et passe deux fois à basse altitude, nous rentrons les rames en attendant qu'on vienne nous chercher. Nous sortons les provisions que nous distribuons sans nous soucier des rations calculées pour chaque jour, et nous sifflons toute l'eau des bouteilles.

Cela fait plusieurs heures que nous tournons au même endroit, dans l'attente d'être secourus. Mais il ne se passe rien, seulement l'angoisse qui m'enfonçait peu à peu ses griffes, surtout lorsque le ciel commence à virer au noir, l'eau aussi, la mer se fâche, c'est la première fois que nous prions tous ensemble et faisons des promesses aux saints. L'eau devient trouble et agitée, les visses et les cordages qui rassemblent le radeau menacent de céder et de nous envoyer à la dérive. Nous nous demandons pourquoi ils tardent tellement à nous récupérer, je dis que l'avion cherchait peut-être un radeau en particulier, que la famille à Miami avait dû payer pour ça. Pablito dit que nous avons les mêmes droits. Je lui dis de ne pas être si naïf, là-bas personne n'a les mêmes droits, il a intérêt à se faire à cette idée.

Nous décidons de reprendre les rames. Nous entourons nos mains avec des chiffons pour ne pas crever les ampoules. Cela devient difficile d'avancer et le radeau commence à se dresser dans les vagues avant de retomber comme s'il allait chavirer ; quelqu'un suggère de jeter la voile, ce que nous faisons, ce n'est pas la peine de continuer à ramer et nous rentrons les avirons. Nous ne faisons que nous cramponner des deux mains. Certains

s'attachent. Je préfère m'agripper au cordage de peur que le radeau coule, m'entraîne dans les profondeurs, m'empêche de nager et de tenter ma chance. J'espère que les dieux se contenteront peut-être de l'un d'entre nous, sans que nous devions tous être sacrifiés ; qui que ce soit, je me prépare à m'en séparer et à sauver ma peau coûte que coûte. Je les regarde en silence, animé du plus grand désir de vivre. Je découvre alors que je n'avais jamais vraiment pensé à la possibilité de mourir ; cette aventure me dépasse et je n'ai pas deviné à quel point elle pouvait être dangereuse. Manolo demande si quelqu'un a une promesse non tenue sur la conscience, sa question reste sans réponse, le silence suggère que personne n'est dans ce cas.

Le vent commence à pousser le radeau de façon désordonnée et le fait avancer sans direction fixe. Les nausées empirent et nous nous mettons à pleurer comme des gosses inconsolables. Je regarde autour de moi, cherchant un signe qui indique que nous allons nous en sortir ; j'essaie de trouver dans l'obscurité quelque chose qui m'aide à me calmer pour affronter la tempête avec sérénité. Le radeau s'élance comme un cheval cabré, nous faisons des sauts continuels sans pouvoir éviter de nous cogner. Je saigne du bras et Juan Carlos de la pommette. Chaque ascension me semble être la dernière, je sens mon corps s'élever, le radeau cesse de flotter et reste inerte, comme suspendu en l'air quelques instants interminables, je m'agrippe avec les doigts et les ongles pour me tenir, je suis prêt à mordre le bois, le vent ou même ma propre chair. Il y a un moment où j'ai tellement le mal de mer que je perds le fil de mes prières et j'ai envie d'ouvrir mes mains et de me laisser emporter par les vagues, mes doigts commencent à lâcher, le cordage à glisser, une étrange tranquillité m'envahit et je veux fermer les yeux et dormir, mais les vagues mouillent et frappent mon visage, elles nous font monter comme sur une balançoire pour ensuite nous laisser tomber dans le vide ; il y a des moments où je ne sais plus si je suis encore sur le radeau ou en dehors, je pense avec une telle intensité à ma mère

et aux livres que j'ai toujours voulu écrire que quelque chose comme une étincelle intérieure me fait m'agripper aux cordages et m'aide à reprendre mes esprits, je me suis mis à pleurer, les autres réclament à grands cris leurs familles, font leurs adieux, lassés d'avoir prié ces saints qui font la sourde oreille sans rien tenter pour nous sauver. Je ressens comme dans mes propres os chaque choc sur la structure en bois et en métal ; les vagues de trois ou quatre mètres nous poussent où bon leur semblent, et tout se répète encore et encore, des dizaines de fois ; la dernière vague est sur le point de nous faire chavirer, nous crions, je me sens si infime, si diminué, incapable d'affronter une fourmi, et je ferme les yeux, que la volonté de Dieu soit faite ; j'ai la sensation d'être un crachat à la dérive, peut-être moins que ça, rien ; je sens que je n'ai pas su prendre soin de ma vie et je comprends que dans ces circonstances j'ai déjà cessé d'exister. Quelqu'un crie que les vagues ne doivent pas heurter le radeau de face ni de côté sinon il va se retourner, il faut le maintenir de façon à ce que l'impact se produise toujours sur un angle, et le désir de vivre nous oblige à nous reprendre pour surveiller d'où arrivent les vagues ; maintenant nous crions tous chaque fois qu'il nous semble que l'une d'elles va nous tomber dessus et nous redressons l'embarcation pour l'empêcher de chavirer. Parfois deux ou trois cris coïncident à l'unisson et nous ne savons plus auquel nous fier. Les vagues continuent à soulever le radeau comme une montagne russe, nous sentons le choc contre l'eau et j'ai mal aux mains, aux bras, aux jambes, à la mâchoire à force de la serrer, au dos et à la tête ; complètement trempés, nous vomissons les uns sur les autres et sur nos affaires, je veux chasser l'obscurité de mes yeux pour m'assurer que j'ai de la compagnie, je ne supporterais pas de rester tout seul sur ce radeau. Je ne sens presque plus mes mains, mes bras, mes jambes. Toute la nuit, avec mes compagnons, nous tournons tous comme sur un manège. Julio lâche le cordage et s'évanouit, je le regarde, voulant le retenir, mais je vois qu'il rebondit comme

une balle légère et sous l'impulsion, sa silhouette inerte glisse dans la mer comme s'il lui avait toujours appartenu ; je suis encore plus effrayé, je hurle que Julio est tombé à l'eau mais personne ne fait attention à moi, ils sont tous tendus, surveillant les vagues. Nous perdons une rame qui frappe Pablito dans le dos et le projette à la mer ; cette fois je n'avertis pas, cela n'a plus de sens, tout le monde s'en fiche, c'est chacun pour soi dans ce combat pour ne pas être éjecté, j'écoute les cris de Pablito de tous côtés, nous continuons à tourner en bondissant, mon corps va et vient, jusqu'au moment où je ressens un violent coup sur la tête et quelque chose de chaud se répand sur mon visage ; j'ai sommeil, je ferme les yeux, je veux me reposer, échapper à cette agonie, je me fous de tout, je me fous de moi-même, une ombre noire s'empare de mes pensées et je m'éteins peu à peu.

Je n'ai jamais su quand tout a fini. Je me réveille avec la poitrine couverte de vomissure. Je ressens une douleur et une brûlure à la tête, je palpe, c'est une blessure que m'a faite la rame. Le radeau heurte légèrement quelques obstacles qui s'écartent rapidement. Je lève les yeux et j'observe mes compagnons, meurtris, les yeux cernés. La mer est paisible, après nous avoir fait une telle frayeur, on dirait une plaisanterie cynique, une invitation à sauter à l'eau pour nager. Autour de nous tout est couvert de radeaux vides ou de leurs débris, un véritable cimetière. Je m'oblige à observer la scène, on dirait un champ de bataille. Manolo dit qu'il n'a jamais rien vu de semblable, même pas en Angola. Il y a tellement de cadavres à la dérive qu'on ne peut pas les compter. Mon menton tremble, je m'assieds sur le radeau, je regarde tout autour et je comprends que je suis l'homme le plus seul au monde, je passe ma main sur ma tête pour soulager la douleur, je laisse éclater des sanglots que je ne peux retenir, les autres reviennent lentement à la vie bien qu'ils restent muets. Quelqu'un dit qu'un des corps bouge. Nous pensons qu'il est vivant jusqu'au moment où nous voyons l'aileron d'un requin qui se précipite sur lui. Je suis envahi par une sensation

de panique qui dépasse les limites du désespoir. Dinky ne peut pas se retenir et son visage se tord avant de lâcher un hurlement d'impuissance. Sans rien dire à personne, j'attrape une rame dans la mer et je commence à ramer pour m'éloigner de cet endroit ; les autres font de même. Personne ne sait au juste quelle direction nous prenons. Personne ne pose de questions. On en a rien à faire. Tout ce qui compte c'est fuir ce lieu, peu importe maintenant que nous arrivions ou que nous repartions ; le plus urgent pour l'instant, c'est seulement de sauver notre peau.

Parfois je sens que ma rame heurte quelque chose, frappe un corps mou, s'enfonce dans la chair gonflée, je l'écarte mais j'évite de regarder. Ça suffit comme ça.